

De la connaissance de soi et de l'écartèlement du sujet : Relire Bachelard...

Daniel Bonnet

Chercheur associé à l'ISEOR

Daniel Bonnet, président de l'IP&M, resitue la psychanalyse dans le panorama épistémologique de la réflexion sur la pensée.

La place du sujet se débat entre son immanence, sa transcendance, et plus singulièrement le hors-sujet. L'immanence pose les termes de sa subjectivité ; la transcendance questionne l'objectivité. Le hors-sujet en pose sa négation. Peut-être convient-il que ce soit le sujet lui-même qui détermine en toute situation sa propre place... singulière ou tierce, ce qui impose la connaissance de soi à partir de laquelle se tisse le lien intersubjectif qui lui confère son unité. Consécutivement, le désengagement *subjectal* ⁽¹⁾ qui le met hors-sujet malgré lui, parfois avec son consentement, le met aussi en position tierce. Ce désengagement *subjectal* vise non le sujet lui-même, sauf recours à la barbarie, mais le déploiement de l'énonciation au seul profit des énoncés. Ce qui est visé est non la subjectivité, mais la place du sujet dans l'intersubjectivité, à savoir la place qui lui est assignée dans les rapports sociaux, son assignation à la pensée de l'énoncé dépourvu de *subjectalité*. Le sujet ne doit plus partager, mais adhérer.

DE L'ORIGINE DE LA CONNAISSANCE DE SOI...

La psychanalyse est une discipline qui permet d'acquérir de la connaissance sur le fonctionnement de la psyché. La division de la psyché en deux parties, l'une concernant la partie désignée comme la conscience, l'autre la partie désignée comme l'inconscient, a constitué la prémisse de la psychanalyse. La psychanalyse a ouvert la voie de l'étude des processus pathologiques de la vie psychique (Plutôt « éclairé », car on connaissait les symptômes et les manifestations pathologiques avant leur relecture analytique comme sens).

L'acquisition de cette connaissance s'opère selon la règle fondamentale de la « l'association libre » établie par Freud, consistant à laisser venir à l'esprit ce qui est à dire, sans interruption ni censure, permettant de découvrir les aspects profonds de soi-même et de son fonctionnement psychique. Une technique et un dispositif s'imposent que Freud a expérimenté, la cure au cours de laquelle l'analysant libère spontanément des idées qui en induisent d'autres, et décrivent un paysage mental dont l'analyste va identifier les points nodaux. L'analysant a

¹ Signifiant le désengagement de son déploiement subjectif (Cahn, 2004).

ainsi la possibilité de remonter dans l'histoire d'un symptôme que la perlaboration (élaboration d'une connaissance consciente de celui-ci, comportant d'identifier les mécanismes de défense) va mettre en échec et permettre de traiter. La posture de l'analyste est celle de la neutralité bienveillante et de l'écoute flottante, c'est-à-dire qu'il n'interfère pas pour permettre le déploiement des associations libres, indépendamment de leur temporalité qui sera reconstituée par le récit de la cure. Il s'agit aussi pour l'analysant de se déprendre de toute relation cognitive ou affective avec l'analyste, c'est-à-dire que l'un et l'autre ne doivent réaliser aucun investissement (objectivant des intentions ou des mises en acte) déterminant des transferts affectifs ou des attentes. (Le lien transférentiel demeure dans la transposition symbolique et imaginaire). L'analysant observe également (la transformation corporelle) de la signification symbolique d'une impression psychique, par exemple quelque chose qui ne passe pas par la pensée, mais se manifeste (par un investissement d'origine émotionnelle) sur le plan corporel.

La psychanalyse se positionne clairement dans les différents courants de pensée des Sciences de la Psyché, dont elle s'en distingue par ses conceptualisations (métaphoriques) et son approche clinique. Sur le plan de la connaissance, elle permet d'acquérir de la connaissance par soi-même.

Les influences socioculturelles et historiques ont pesé, et pèsent encore, sur la manière dont la société connaît et considère la psychanalyse, qui renvoie à la perception des troubles et de la maladie mentale, et à la manière de les soigner (ou de les soulager), concernant notamment la pathologie de l'hystérie. Le nom de cette maladie lui a été attribué par Hippocrate, dont Platon décrit ses symptômes dans le *Timée*. La maladie était rattachée à la sexualité des femmes, dont l'utérus était à l'origine des symptômes y compris corporels. D'une façon générale, la maladie mentale est perçue comme un péché — elle est une offense des Dieux (Homère) — et les hystériques ont toujours suscité la peur ; au Moyen Âge, elles étaient considérées comme possédées par le diable. Le trouble mental est considéré comme une possession démoniaque conduisant au bûcher. Et ce malgré une description et une analyse fine qui en était déjà faite depuis E. Smith (1500 av. J. C), puis dans les éthiques grecques (Platon, Aristote, Hippocrate, A. de Cappadoce, Galien, A. de Tralles...). C'est en 1173 à Bagdad qu'apparaîtra la première institution de traitement des malades (asiles), en 1178 à Montpellier, puis en 1656 l'Hôpital Général de Paris où étaient enfermés, voire enchaînés, les malades, les mendiants, les insensés, les prostituées, des délinquants... en 1785, Necker les instituera comme lieux de soins. La thèse de J. de Wier (1563) mettra un terme à l'explication de la maladie mentale par la théorie satanique. C'est ensuite Le Pois (1618) qui la caractérisera comme une névrose, que Cullen (1785) a définie comme des troubles psychiques d'essence neuro-fonctionnelle, dont il observa qu'elle touchait plus particulièrement les couches sociales pauvres. Suivra en 1809 le traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale de Pinel qui signe la naissance de la psychiatrie (Hôpital Bicêtre). Les traces de cette perception

historiques survivent toujours dans l'inconscient collectif, y compris dans notre conscience individuelle.

La psychanalyse est née donc de l'activité de recherche de médecins relative aux troubles mentaux, aux maladies mentales et aux maladies somatiques, dont en particulier les recherches de Freud, neurologue, puis parmi les figures les plus connues du grand public, Jung (psychiatre et psychologue) et Lacan (psychiatre et psychanalyste) dont les recherches ont été à l'origine de l'organisation de la psychanalyse en trois grands courants généraux. La perspective ouverte par Freud vient moderniser des approches thérapeutiques expérimentales (hypnose notamment), qui elles-mêmes ont fait progresser la connaissance.

La psychanalyse émerge quand les vérités et les règles de la conduite humaine ne sont plus dictées par les textes sacrés. Elle s'inscrit dans la genèse de la Science. L'ambiguïté demeure cependant sur le temple de Delphes : « Connais-toi toi-même, laisse le monde aux Dieux » ; l'incitation faite par Socrate à se questionner sur soi et à se connaître, qui ne retint que la première partie de l'épigramme, et par conséquent déplu, en fit paradoxalement un contestataire. L'invariance de ce clivage, qui trouve son origine dans l'idée des présocratiques de s'affranchir des idéologies, perpétuées par les rites mythologiques et les théologies, reste prégnante dans l'imaginaire des civilisations. La psychanalyse est donc associée à une certaine remise en cause de l'ordre et de la vision du monde, ce qui la rend subversive, positivement pour les uns, négativement pour les autres. Ce positionnement lui confère un statut épistémologique. Lebrun (2011) souligne cependant que les effets de la Science peuvent être subversifs, lorsque le discours de la Science cherchant à disjoindre le savoir et la vérité, ou lui conférant une autorité qu'elle n'a pas, se prend pour la Science. La Psychanalyse et le discours de la Science (non la Science elle-même) s'opposent cependant si en son point d'origine le discours s'attache à faire disparaître la trace de *l'interlocutivité* (2).

La connaissance de soi est aussi la connaissance de l'homme. Ceux qui se connaissent s'instruisent ; il est présupposé qu'ils sauront ne pas succomber au mal. En revanche, il n'apparaît pas que ceux qui se trompent sur leur propre compte, soient plus malheureux, ni ne s'interrogent sur leur ignorance, sur leur duplicité ou sur leur morale. Se connaître, c'est en effet prendre conscience de son savoir et de son ignorance. Rien n'est plus grave selon Platon que le fait de ne pas savoir et de vivre dans l'illusion de son savoir (Alcibiade). *L'askesis* (la pratique) de la sagesse (*sophia*) se divise néanmoins en courants, l'un rationaliste (les stoïciens) dont Marc Aurèle restera un modèle avec « Pensées pour soi-même », l'autre anticonformiste (le cynisme) pour qui la Science n'était encore qu'une auxiliaire sous l'égide de la philosophie. Socrate n'opposait pas la sagesse

² De la même manière, Psychanalyse et discours du Management (et non le Management lui-même) peuvent s'opposer. La psychanalyse interroge alors le modèle de relation sociale que le management institue, notamment lorsque ce modèle opère le glissement *subjectal* du sujet.

et la vertu. Il élaborait cependant une méthode d'investigation, la Maïeutique, consistant à questionner une personne pour lui faire accoucher son savoir caché. Selon son procédé, l'ironie socratique, qui permet la réalisation d'opérations de réminiscence, le sujet socratique accède à une connaissance intelligible de ses perceptions et de son désir de connaître. Socrate opère selon une méthode inductive qui reste celle du psychanalyste, et qui permet de dégager une connaissance commune à l'homme. Mais on le sait, l'éloge de la raison fit apparaître Socrate comme un corrompeur des esprits. Aucun de ces penseurs (Socrate, Protagoras, Xénophon, Platon...) ne furent poursuivis pour leurs idées, mais parce qu'ils dérangeaient un ordre politique établi (J. de Romilly). Ce mouvement qui avait pour objet de sauvegarder la dignité humaine, sujette des idéologies fanatiques et des polythéismes, traversait le monde, au travers des grandes spiritualités philosophiques (Taoïsme, Bouddhisme, Confucianisme), tandis que les courants monothéistes se développaient, dont le projet avait pour objet de mettre l'accent sur l'examen de conscience. Le regard intérieur trouvait ensuite sa légitimité dans les écrits philosophiques et littéraires, au Siècle des lumières ; Kant avec les fondements de la métaphysique des mœurs, l'homme qui devient son propre médecin chez Descartes, l'étude de soi chez J. J. Rousseau, plus tard les écrits romantiques, et plus récemment les récits de vie (J. F.Revel). La philosophie, la science et la religion se trouvaient alors plus clairement positionnées l'une envers l'autre. Mais, en son sein, le mouvement psychanalytique n'en était encore qu'au crépuscule de ses controverses, batailles, complots, querelles d'héritage... et à l'aube des controverses avec les mouvements comportementalistes (Pavlov, Watson, Skinner...), puis dans leur sillage les mouvements cognitivistes (von Neumann, Wiener, Turing...). De son côté, le mouvement psychiatrique entreprendra la critique de la psychiatrie asilaire et sa propre révision dans les années 1960. La théorie des systèmes (G. Bateson), la cybernétique (N. Wiener, W. R. Ashby) qui a d'abord était l'art de piloter un navire chez Platon, puis de gouverner les hommes chez M. A. Ampère (1834), les thérapies systémiques, l'École de Palo-Alto, l'approche sociotechnique... émergeront de cette critique. À cette même époque, la psychopharmacologie se développe. D'autres courants s'intéressent à la psychopathologie, la phénoménologie descriptive (Jaspers, 1913) qui permet au psychiatre L. Binswanger de surmonter des difficultés épistémologiques dans la mise au point de sa méthode thérapeutique (*Cf. daseinsanalyse*), et en France, Minkowski (phénoménologie de la schizophrénie), Tatossian et Naudin (phénoménologie des psychoses).

Il s'agit de penser la connaissance, au même titre que le sujet, au sens de penser à... ; la connaissance est elle-même un objet de connaissance, laquelle mutile la pensée lorsqu'elle est trop spécialisée (E. Morin). C'est ce à quoi contribue la connaissance de soi, laquelle participe de la connaissance de la condition humaine. Einstein écrira à P. Diel (1935), psychologue de la motivation, que c'est une maladie de tenir cachée l'introspection qui mène au savoir psychologique. Cette condamnation est ancienne. L'épistémologie née en effet d'une critique de

J. F. Ferrier (1838) de l'insuffisance de la philosophie à pousser ses investigations sur le plan psychologique ; selon J. F. Ferrier (1854³), toute connaissance implique une connaissance de soi. Pourtant, le courant du matérialisme *éliminativisme*, puis le *computationnalisme* (P.Feyerabend⁴), pour qui il n'est d'essence que physique (Putnam), et selon lequel il n'existerait aucune base neurologique, fit son chemin, dans le sillage de Quine⁵, aujourd'hui supplanté par le connexionnisme.

En fait, la psychanalyse questionne la vertu épistémologique. Elle est un mode de production et de destruction de connaissances ; elle a ses fondements, ses conditions et sa dynamique épistémiques. Pour P. Ricœur (1986), l'expérience analytique est un fondement de son épistémologie. Elle montre que la connaissance caractérise un état mental, en révèle les structures et les mécanismes de sa clôture épistémique. On la définira toutefois comme une connaissance suspendue, puisque l'analysant est le seul à établir qu'il s'agirait d'une croyance vraie et justifiée. On revient ici à la définition de la connaissance dans le *Théétète* (Platon). La connaissance s'obtient lorsque l'analysant a épuisé le questionnement, ce qui signifie qu'il ait poussé *l'élenchos* jusqu'à un point qui lui permet d'assumer son manque à être (Lacan). Il faut cependant faire remarquer que cette position du point de vue sur le savoir peut ne pas être partagée par les psychanalystes lacaniens, quand bien même ils tiennent Socrate pour le premier analyste connu. Ce que l'on peut affirmer en revanche, c'est que la quête *épistémophilique* est sans cesse repoussée. Si connaissance il y a, sa justification n'est jamais établie, ni même sa vertu. C'est le domaine de la connaissance de la connaissance qu'il faut considérer comme aporétique. La psychanalyse au même titre que l'épistémè questionne donc également l'épistémologie des vertus intellectuelles. Cependant, les controverses entre les courants de la psychanalyse, qui sont aussi des terrains de délibération entre des communautés épistémiques, concernent d'abord la normativité de l'éthique, de laquelle ne doit sourdre aucun vice. Elles concernent principalement les vertus méthodologiques et l'usage épistémique des techniques.

Il est courant de désigner le Grand Autre comme coupable symbolique, ainsi la Science ou les Techniques. À l'aune du désengagement *subjectal*, c'est plutôt l'usage épistémique déviant du scientifique (ce qui vaut pour la Science) ou pour les Techniques (ce qui vaut pour le management dans la discipline des Sciences de Gestion) qui doit être questionné. Ce qui est visé, nous le disions en introduction, est non le sujet lui-même, sauf recours à la barbarie, mais le

³ FERRIER J.F., (1854), *Traité de métaphysique ; théorie de la connaissance et de l'être*, Blackwood and Sons, 542 p. http://books.google.fr/books?hl=fr&lr=&id=WLMVAAAAAYAAJ&oi=fnd&pg=PA1&dq=Institutes+of+metaphysic%3B+the+theory+of+knowing+and+being&ots=q2yEpEbbuF&sig=BVeAWwVnXMiQ6sM_1sg5Pb_jgc#v=onepage&q=Institutes%20of%20metaphysic%3B%20the%

⁴ FEYERABEND P., (1979), *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, Seuil, 349 p.

⁵ QUINE W.V., (1999), *Le mot et la chose*, Flammarion, 399 p.

déploiement de l'énonciation au seul profit des énoncés. Ce qui est visé est non la subjectivité, mais la place du sujet dans l'intersubjectivité, à savoir la place qui lui est assignée dans les rapports sociaux, son assignation à la pensée de l'énoncé dépourvu de *subjectivité*. Le sujet ne doit plus partager, mais adhérer. Selon cette hypothèse, le rapport social se fait totalisant, voire totalitaire. La place laissée vide à la *subjectivité* cède alors au communautarisme, comme défense à l'écartèlement du sujet. Ce qui est en cause, ce n'est ni la Science, ni la Technique, mais la dérive idéologique caractérisant une déviance épistémique de leur usage. Cette déviance affecte notamment le management des organisations dans nos sociétés occidentales, lorsque cette déviance élude l'énonciation du sujet pour l'assigner aux seuls énoncés auxquels il doit adhérer, au nom du contrat ou de quelque autre sorte de formalisation du rapport social. Totalitarisme et libéralisme, qui caractérisent des conjonctions d'opposés, sont en fait en conjonction sur ce point d'équilibre *énantiosémique*. Pour le sujet, son seul recours est son discernement, son ancrage dans la connaissance de soi, son intelligence, qui lui permette de se mettre en tension sur la nature du rapport social, et de rétablir un équilibre intersubjectif. On retrouve là la nécessité d'une épistémè psychanalytique de la connaissance proposée par Bachelard.

DE L'ÉCARTÈLEMENT DU SUJET...

Examinant la problématique de l'objectivité de la connaissance, Bachelard (1938-2004 : 290) a été le premier à émettre l'idée d'une psychanalyse de la connaissance, comme catharsis préalable à son élaboration. Il soulignait le devoir pour la Science d'adosser le raisonnement logique et l'effort psychologique (*Ibid.* : 291) pour parvenir au dépassement des obstacles épistémologiques. Bachelard (*Ibid.* : 299) énonçait également le principe même d'une psychanalyse de l'esprit scientifique qui porterait sur l'examen du passé intellectuel, qui tout comme le passé affectif, doit être mieux connu. L'objectivité scientifique ne serait possible que si l'on a rompu avec l'objet (Bachelard, 1949 : 9). La Science ne procède qu'à des rectifications partielles de la connaissance, jamais abouties. La Science et la psychanalyse se placeraient sur la même ligne d'inférence. Les lignes d'inférences de la connaissance scientifique doivent être mieux connues à partir de leur origine effective, écrivait-il aussi, pour que la Science triomphe des obstacles épistémologiques. Cette perspective devrait également concerner l'usage qui est fait des résultats de la Science lorsque ceux-ci sont théorisés et vulgarisés pour des usages que la Science ne contrôle pas ou plus. Bachelard appuyait aussi sur la perspective pédagogique. C'est probablement encore un point faible. Les scientifiques ont encore à apporter du soin à délimiter l'usage des résultats de la Science, pour des usages non scientifiques, comme ils le font pour eux-mêmes. Encore, qu'elle ne doit pas se laisser entraîner vers des constructions de connaissances plus métaphoriques que réelles (*Ibid.* : 7), ou vers des généralisations qui ne soient pas à propos (*Ibid.* : 89). Science et Psychanalyse poursuivent un projet commun qui est celui de la connaissance du réel. Mais, pour ce qui est de la vérité, la Science comme la Psychanalyse s'en remettent à

l'Autre ; est vrai ce qui est démontrable (Plank), soumis à la condition de la réfutabilité (Popper) pour la Science, et au sujet pour la Psychanalyse. La scientificité de l'une comme de l'autre ne doit cependant pas gommer le point d'origine de la connaissance. Le sujet quant à lui, et le sujet dont il s'agit est le sujet de l'énonciation qui n'est jamais libéré de sa part d'irrationnel, est toujours tributaire de son propre entendement qui fait trait d'union (disciplinaire). La volonté, comme pulsion ou désignant l'être en soi, agit toujours là où même elle n'est conduite par aucune connaissance (Schopenhauer, 2009 : 268).

Assoun (1981) reste prudent sur l'idée d'une épistémologie freudienne, cependant il ne faudrait pas céder en effet au mythe de Prométhée. Le statut épistémologique de la psychanalyse et la validité de la connaissance analytique sont un sujet difficile et sensible. Il s'agit en effet pour la psychanalyse de démontrer que ses énoncés sont logiquement réfutables. Les critiques des points de vue hostiles à la psychanalyse se sont passionnées sur ce sujet. Quant à la critique poppérienne, elle a imaginé une épistémologie sans sujet connaissant (Popper, 1991), qui voudrait que la connaissance existe en soi, qui n'est peut-être pas exempte de critique aussi. Comment ne pas y voir aussi une construction déterministe de l'objectivité ?

Certes, le projet de Popper, qui semble avoir ignoré les travaux de Bachelard, était-il de dépasser l'obstacle épistémologique de la subjectivité (*cf.* 1^o thèse, *Ibid.* : 184), qui voudrait que la connaissance scientifique n'appartienne pas, au nom de son universalité, au monde des sujets. Et seconde thèse (*Ibid.* : 188), fait le procès aux scientifiques et les en excuse, de la subjectivité de leurs conjectures. En fait, le propos de Popper concerne le débat entre le statut de la connaissance générale et le statut de la connaissance scientifique, entretenant la confusion entre une épistémologie objectiviste et une épistémologie positiviste. Popper assigne une conception platonicienne à sa théorie des trois mondes, qui lui permet de « shunter » la conception d'une division de la psyché en instances. Le 3^o monde de la connaissance objective, indépendant du monde de l'esprit et du mode physique, agrègerait la connaissance des différentes instances de la psyché (*Ibid.* : 246).

La conception d'une topologie des mondes de la connaissance est tout aussi discutable que la conception d'une topologie des instances de la psyché, dès lors qu'on la considère comme telle et suffisante. D'autres points de vue éclairent les limites de cette conception, à condition d'examiner les convergences et les spécificités entre les concepts, l'inconscient chez Freud, l'inconscient collectif chez Jung, l'Autre chez Lacan. Tout examen doit renvoyer aux conditions de possibilité de la genèse théorique, même si l'éclairage se fait à l'aune des connaissances nouvelles. Mais, il existe en soi une échelle universelle des structures de la connaissance qui est maintenant théorisée par le principe de la contingence générique (Savall et Zardet, 1995, 2004), dont nous soulignons la généralisation possible, bien que définie pour une application au sein des

organisations humaines, selon lequel « il existe des spécificités dans le fonctionnement des organisations, mais il y a également des régularités et des invariants qui constituent des règles génériques dotées d'un noyau dur de connaissances présentant une certaine stabilité et une certaine universalité ». L'objectivité est d'abord un réglage de la connaissance, dans une échelle de structures de la connaissance entre le particulier, le singulier et l'universel. L'objectivité se démontre si l'on établit la relation et la traçabilité entre les connaissances dans leur échelle de structures, qui ne se limitent pas aux opérations du langage comme semble le penser Popper (*Ibid.* : 250), mais fonctionne en soi (*cf.* les schèmes chez Piaget), et qui offre l'opportunité de l'examen du passé intellectuel proposé par Bachelard. Soit, l'objectivité de la connaissance ne s'apprécie pas en soi, mais selon une approche génétique. Mais, la connaissance ne se détermine pas non plus sur le continuum de la temporalité et de l'intemporalité. L'une et l'autre sont deux phases indépendantes qui peuvent se trouver en conjonctions d'opposés, au même titre que la subjectivité et l'intersubjectivité (l'intersubjectivité en négatif donc). C'est probablement une erreur de raisonnement logique que d'opposer la subjectivité et l'objectivité. Popper avait pourtant souligné qu'une connaissance objective était une connaissance intersubjectivement valable. Sa publication « La connaissance objective » lui permit de rentrer dans le cénacle des philosophes autrichiens. Il y avait chez Popper, qui avait étudié la psychologie et la psychanalyse (ayant travaillé sous la direction de A. Adler), une énigme épistémologique (Boyer, 1994 : 361), qui le conduisit à défendre l'objectivité en se figeant dans une épistémologie normative (qualifiée parfois d'anti-positivisme) défiant les approches psychologique et subjective. Popper souffrait-il de n'être pas reconnu, son maître M. Schlick (Cercle de Vienne) ne l'ayant pas considéré comme un interlocuteur authentique, et aurait-il trouvé sa voie dans la formalisation d'un 3^o monde ? Popper et Schlick s'opposaient sur la question de la métaphysique ; le point de vue heuristique avait de l'importance pour Popper... qui admit sur le tard que les conjectures métaphysiques pouvaient appartenir de droit au domaine de la discussion rationnelle (Boyer, 2001 : 354).

La réserve d'Assoun de soumettre le savoir analytique à sa propre investigation en souligne la difficulté. Il ne s'agit pas de se servir des apports freudiens pour en inférer une épistémologie (Assoun, 1981 : 8), mais de mieux comprendre les origines, les fondements et les finalités du projet freudien. Ce projet, clairement annoncé (Freud, 1915) était celui de concevoir une métapsychologie pour la psychanalyse. La construction de la connaissance relève d'une technologie qui dé-substantialise des phénomènes observés, ôte ce qui relève de la subjectivité, pour les conceptualiser. En ce sens, l'inconscient chez Freud, tout comme le schème chez Piaget, ne constituent pas des représentations idéelles. Ce qui est plus discutabile, nous l'avons précédemment souligné, c'est de traiter sur le même continuum des couples d'opposés (amour/haine, attraction/répulsion... par exemple), qui coexistent et doivent l'être dans leur rapport de phase. L'amour et la haine, caractérisant des affects, sont deux invariants distincts, à considérer dans

leur rapport de phase. Cette perspective remettrait en cause la manière de concevoir les renversements de contenus, et par conséquent certaines bases théoriques. Ce sont les opérations de la transformation dans ce rapport de phase qu'il faut observer et à leur tour dé-substantiver pour envisager une refonte du corpus théorique. Mais, on le sait, les opérations sont réversibles, et on peut concevoir que le phénomène, par exemple la pulsion se retourne ; mais ce qui est effectivement observé n'est que le rééquilibrage du phénomène dans le rapport de phase des opérations qui le déterminent. En ce sens, nous soutenons le projet de Simondon (2005) d'articuler la théorie des structures et la théorie de l'allagmatique (théorie des opérations) ; qui rend concevable chez cet auteur l'approche hypothético-déductive, dès lors que les Formes ou les Idées se définissent comme des archétypes qui permettent d'expliquer le sensible (*Ibid.* : 535), sans que la pensée ait à se former dans une démarche inductive. Simondon rejoint en ce point Platon pour qui la perfection de la Forme est donnée à l'origine... et qu'il n'est observé qu'une dégradation de ce qui est engendré. En ce sens, le projet de Freud, et de la psychanalyse, serait celui du retour à l'Idée. Rappelons au passage que pour Bachelard (1938-2004), la Science ne procède qu'à la rectification des erreurs... de l'expérience première qui se suffit à elle-même. L'esprit scientifique doit se former contre ce qui est en nous et hors de nous (*Ibid.* : 27), en se réformant en regard de ses inhibitions (*Ibid.* : 28).

Freud lui-même n'a pas pensé la psychanalyse comme métaphysique ou corpus d'une vision du monde ; il en a simplement revendiqué la scientificité (Assoun, 1981 : 10). Cela supposerait d'avoir une connaissance parfaite de la genèse du savoir freudien, comme nous le montre la recherche de Boyer (2001). Pourtant Assoun (1981 : 12) parle bien d'une épistémè freudienne, qu'il définit comme une enquête sur les conditions de ce savoir analytique, car si la psychanalyse est autre chose qu'un savoir, elle est au moins cela, dont l'objet épistémique est la métapsychologie.

L'épistémologie de la psychanalyse qui aurait pour objet la découverte et l'élaboration du savoir analytique questionne cependant fondamentalement la place du sujet. L'épistémologie freudienne qui a introduit la pensée scientifique en psychologie (Fenichel, cité par Assoun, 1981 : 31) n'en fournirait qu'une ébauche. Et la contestation de ce savoir ne relèverait pas nécessairement des exigences scientifiques. Le texte de P. Ricœur (1986) montre que la critique fonctionne essentiellement en rétroaction positive ; la problématique est celle de la preuve ; or les critères du fait en psychanalyse dépendants d'une expérience analytique sont bien établis, et le couplage de la méthode d'investigation et de la méthode thérapeutique n'a rien d'insuffisant par rapport aux dispositifs de la recherche en Sciences humaines.

L'un des questionnements qui divise toujours est de savoir si la représentation est dans le sujet ou si le sujet est dans la représentation. Jung (1934-1998) est l'un des premiers à opérer le glissement qui oppose les disciples de Freud entre

l'immanence du sujet ou la transcendance, dont le projet n'est rien de moins que de faire connaître sa vision du monde dans un domaine de connaissance qui mêle inextricablement l'objectivité de la recherche et la subjectivité du chercheur (Jung, 1998 : 5). On retrouvera bien plus tard la visée platonicienne, pour une application de la psychanalyse dans le champ des liens intersubjectifs, au sein des groupes et dans les organisations, avec les travaux de Bion, Anzieu, Kaës qui marqueront profondément l'évolution de la psychanalyse sur ce plan, dans le sillage de Jaques. Jaques aura suivi la voie ouverte par Freud lui-même dans *Psychologie collective et analyse du Moi* (1921). Bion aura eu également le souci d'étayer le statut épistémologique de la psychanalyse. Le questionnement de la place du sujet ne trouve encore qu'un éclairage partiel dans l'interaction du « je » (individu) et du « je » groupal. Dans la discipline du management en particulier, la place du sujet est au cœur de tous les paradoxes (V. de Gaulejac, 2012 : 265) ; trouver sa place exige un véritable travail de perlaboration (*Ibid.* : 266). Mais le débat reste ouvert, au point même que M. Thévenet (2012 : 93⁶) voit dans le déploiement forcené des technologies managériales, et l'assujettissement du sujet aux process, le projet de se débarrasser du management. Mais, il soulève l'ambiguïté des salariés eux-mêmes qui se retrouvent aux côtés des managers, parfois n'en voient plus l'utilité, pour rendre le management hors sujet. Pourtant, l'hypothèse du management hors sujet ne serait pas à écarter (*Ibid.* : 95)... peut-être pour que la contestation du système ouvre de nouvelles avenues en faveur du développement du manager... et du management. Ce n'est pas l'agitation des débats scientifiques qui le feront sombrer. Chacun, y compris la recherche, cultive son jardin. La recherche en management n'intéresse que très marginalement l'entreprise. Il est vrai que l'établissement du management comme discipline scientifique n'est que très récent, et que la pulvérisation de son corpus théorique par ses différents courants ne fait pas débat non plus. Pas plus d'ailleurs dans l'entreprise, où le niveau d'abstraction ne doit pas dépasser celui de la recette de cuisine... mais ne généralisons pas. Plus on observe que rien ne se passe dans l'entreprise selon les représentations que l'on se fait de la réalité (March, 1976), moins ça change et plus on inverse l'ordre des causes. March (1976) avait son remède qui consistait à substituer la technologie de la folie à celle de la raison. Tous les auteurs pourtant se sont arrêtés au seuil d'une théorie du sujet dans les organisations (Toussaint, 2000 : 44), quand bien même ce sujet-là fut distinct de l'individu. Il serait en quelque sorte un acteur. Rien ne se fait sans raison que l'on ignore. C'est bien ce concept qui a été retenu par les Sciences de Gestion dans son divorce d'avec les Sciences Economiques. Craint-on que cet acteur fût subversif ?

Le psychanalyste aussi a à relire Freud. Ne fit-il pas l'hypothèse (Freud 1913) d'une âme collective qui siège dans l'âme individuelle et lui survit... et (Freud, 1939) que le contenu de l'inconscient est collectif ?

⁶ Qui cite Dupuy, 2011

Peut-être est-ce dans cet inconscient-là qu'il faut rechercher l'acteur qui est d'abord un sujet de l'inconscient collectif. Ce n'est pas tant l'épistémologie freudienne qui nous intéresse alors, mais sa genèse. Car au fond, peut-être que le management n'est tombé et ne brasse que dans le piège du sujet de la théorie... objet transitionnel d'un autre sujet, le sujet de la jouissance d'avoir, ce qui relève donc de la relation d'objet. Le management, sa pratique autant que son élaboration, s'étaye sur la genèse du besoin. Le besoin recherche de la matière sur laquelle s'étaye le désir. C'est bien ce que Bachelard (1949, 1970) nous avez montré. Le management a la charge de fournir l'explication rationnelle ; dans les sociétés occidentales, il matérialise le désir de l'entrepreneur, et au fil de la transformation du capitalisme, le désir de l'actionnaire. En désignant les objets par leur utilité, elle s'interdit de les connaître, écrivait-il (*Ibid.*, 1970 : 14), ce qui comporte éventuellement de bricoler du sens... et du fantasme. Mais, la crise économique depuis 2009 montre que la situation est singulièrement brouillée, le système ne fonctionnant que s'il comble le manque à être. Cela fait apparaître ce que Toussaint (2000 : 104) a montré, à savoir que l'objet, dans la relation d'objet, est toujours une personne.

RELIRE BACHELARD...

C'est que le complexe d'Harpagon, et l'ambition de fortune ne valorisent qu'un type de connaissances particulières ne concernant que la matière et ses qualités (Bachelard, 1938-2004 : 158), qui ne sont donc qu'apparemment objectives. Et c'est dans l'acte même de connaître qu'il faut rechercher le trouble produit par le sentiment prévalent de l'avoir (*Ibid.* : 159), que la rationalisation sublime. Le management tient pour objectif des valeurs, qui fondent notamment les stratégies d'entreprise, et l'institutionnalisation de celle-ci, qui ne seraient que subjectives, d'où l'impasse qu'il faut dissimuler. Les objets mêmes du management conduisent à se détourner de la connaissance objective. L'objectivité n'est que celle de l'illusion : un fantasme... Bachelard a fait un rêve qui lui faisait croire aux possibilités d'une Psychanalyse généralisée.

BIBLIOGRAPHIE

- ANZIEU D., (1975), *Le groupe et l'inconscient*, Dunod, 260 p.
ASSOUN P.L., (1981), *Introduction à l'épistémologie freudienne*, Payot, 223 p.
BACHELARD G., (1949), *La psychanalyse du feu*, Gallimard, 185 p.
BACHELARD G., (1970), *Le rationalisme appliqué*, PUF, 215 p.
BACHELARD G., (1938-2004), *La formation de l'esprit scientifique*, Vrin, 306 p.
BION W. R (1965), *Recherches sur les petits groupes*, P U F, 137 p
BOYER A., (1994), *Introduction à la lecture de Karl Popper*, Rue d'Ulm, 292 p.
BOYER A. (2001/3), « Schlick et Popper. Signification et vérité », *Les études philosophiques*, n° 58, PUF, pp. 349-370.

- CAHN R., (2004/4), « Subjectalité et subjectivation », *Revue Adolescence*, n° 50, pp. 755-766.
- JUNG K. G., (1998), *La réalité de l'âme*, Tomes 1 et 2, La Pochothèque, 1177 p. + 1240 p.
- KAËS R., (2000), *L'appareil psychique groupal*, Dunod, 270 p.
- KAËS R., (2009), *Les alliances inconscientes*, Dunod, 251 p.
- LAZORTHES G. (1992), *L'ouvrage des sens*, Flammarion, 228 p.
- LEBRUN J.P., (1997-2011), *Un monde sans limite, suivi de malaise dans la subjectivation*, Erès, 366 p.
- POPPER K. R., (1991), *La connaissance objective*, Flammarion, 578 p.
- RICOEUR P., (1986), « La psychanalyse confrontée à l'épistémologie », In Ricœur P., (2008), *Écrits et conférences 1. Autour de la psychanalyse*, 329 p.
- SAVALL H. et ZARDET V., (1995-2005), *Ingénierie stratégique du roseau*, Economica, 517 p.
- SAVALL H. et ZARDET V., (2004), *Recherche en Sciences de Gestion : Approche Qualimétrique : Observer l'objet complexe*, Préface du Pr. D. Boje (Usa), Economica, 432 P.
- SCHOPENHAUER A., (2009), *Le monde comme volonté et représentation*, Vol I et II), Gallimard, 2350 p.
- SIMONDON G., (2005), *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Millon, 571 p.
- THEVENET M., (2012), « Le management hors sujet », *Nouvelle Revue de Psychosociologie*, n° 13, pp. 93-104.
- TOUSSAINT D., (2000), *Psychanalyse de l'entreprise. Inconscient, structures et stratégie*, L'Harmatan, 176 p.